INVITATION à la concorde, pour la fête de la confédération, du 14 juillet 1792.

LA NATION, LA LOI ET LE ROI.

Quel ſublime & touchant ſpectacle ! Des guerriers de toutes les contrées de la France ſe raſſemblent autour de l'autel de la patrie, & vont jurer de combattre pour la nation, la loi & le roi : des troupes de femmes & d'enfans joignent à leurs ſermens des prières innocentes ; mais ſous ces drapeaux & ſous ces uniformes, que de diviſions inteſtines ! Citoyens, écoutez-moi : vos armes & vos ſermens ſe tourneront contre vous, ſi la Conſtitution qui raſſemble vos bataillons ne réunit auſſi vos coeurs.

La naiſſance avoit fait de vous des Provençaux, des Bretons, des Normands : la monarchie, des Français ; la Conſtitution, des hommes ; mais la diſcorde vous a rendus feuillans & jacobins.

Que dira la poſtérité lorſqu'elle ſaura que des citoyens ſe ſont déteſtés ſous des noms de moines qu'ils ont eux-mêmes abolis ? Elle croira que le fanatiſme, échappé des ruines de leurs couvens, s'eſt réfugié dans vos aſſemblées, & vous a inſpiré, avec leurs noms, ſes fureurs contre les trônes & les autels qu'il n'a pas élevés.

Parmi vous, les uns veulent bannir la royauté & la religion des prêtres non-aſſermentés, les autres veulent rétablir leur ancien deſpotiſme. Jacobins & feuillans, il y a ſans doute des citoyens remplis de lumières dans vos clubs, de juſtes réclamations dans vos pétitions, de braves ſoldats dans le peuple que vous dirigez : mais, ſi la volonté d'un club pouvoit balancer la volonté nationale, ſi une Pétition pouvoit abroger une loi, ſi une inſurrection populaire pouvoit forcer la puiſſance royale, tout ſeroit perdu ; car d'autres clubs, d'autres pétitions, d'autres inſur-

rections ſe ſuccéderoient tour à tour, & la monarchie rouleroit ſans ceſſe dans l'anarchie.

Les clubs ont été établis pour protéger la conſtitution : ils ſont la haie qui a défendu ſon berceau. Clubiſtes, vous vous êtes raſſemblés autour d'elle pour protéger ſon enfance ; mais maintenant qu'elle élève ſa tête majeſtueuſe au-deſſus de la France, qu'elle a fait entendre ſa voix par toute l'Europe, & que les puiſſances du nord alarmées s'efforcent de vous diviſer pour la détruire, c'eſt à elle à vous réunir & à vous protéger à ſon tour; c'eſt à elle à préſider à vos aſſemblées, & à marcher à le tête de vos ſoldats.

Braves citoyens qui croyez repouſſer des régimens avec du courage & des piques, apprenez qu'il a exiſté autrefois un peuple qui, avec quelques légions, a vaincu des peuples plus nombreux, mieux armés & plus impétueux que vous. C'étoit le peuple Romain. Il réduiſit en ſervitude tous ceux de l'Europe, non par ſon courage, mais par ſa diſcipline ; il lui portoit un ſi grand reſpect, qu'un de ſes généraux condamna à mort ſon propre fils, pour avoir gagné une bataille en déſobéiſſant aux lois militaires. Le peuple Romain croyoit qu'il valoit mieux conſerver la diſcipline qui gagnoit toutes les batailles, que de gagner une bataille qui faiſoit perdre la diſcipline. En effet, dès qu'elle fut affoiblie chez lui, & adoptée par ſes ennemis, il en fut ſubjugué à ſon tour. Il fut détruit, non par des peuples éclairés, mais par des barbares capables de diſcipline, par les ancêtres de vos ennemis qui s'emparèrent d'une partie de l'Italie, & dont l'empereur porte encore le titre de roi des Romains. Peuple Français, ſongez y bien ; un guerrier qui porte ſon courage & ſes armes hors d'un régiment, n'eſt à craindre que des citoyens.

Écrivains célèbres, qui, comme les anciens orateurs de Rome & de la Grèce, gouvernez aujourd'hui votre nation par l'empire de l'éloquence, prenez garde,

comme eux, de l'égarer. Songez d'abord que vous ne ne pouvez ſervir la loi que dans les aſſemblées légales ; hors d'elles toute motion produit une émotion. Si vous ſubſtituez de nouvelles lois à celles de la Conſtitution, vous lui faites le plus grand mal que vous puiſſiez lui faire. Vous apprenez au peuple à mépriſer vos propre lois, auxquelles il ne doit rien, en lui apprenant à mépriſer des lois auxquelles il a juré d'obéir. La Conſtitution, direz-vous, n'eſt pas parfaite ; mais vous y ajoutez vous-mêmes la plus grande des imperfections en lui enſeignant à y être infidèle. Le plus grand défaut d'une loi eſt la déſobéiſſance à la loi. La Conſtitution de Sparte étoit-elle parfaite, elle qui réduiſoit à l'eſclavage les Ilotes qui cultivoient les terres de la république ? Non, ſans doute ; mais Lycurgue, ſon légiſlateur, jugea que la plus grande perfection de la loi étoit l'obéiſſance à loi. Il exigea par ſerment des Spartiates qu'ils ne changeroient rien à leur Conſtitution pendant ſon abſcence, & il les quitta pour toujours. Ainſi, il leur aſſura cinq cents ans de proſpérité & de grandeur par cinq cents ans d'obéiſſance ; l'obéiſſance à la loi fut l'unique ſource des vertus & de la gloire des Spartiates. On n'écrivit point ſur le tombeau de leurs héros, qui périrent aux Thermopyles, qu'ils avoient réſiſté, au nombre de trois cents, à un million de Perſes ; qu'ils avoient abandonné leurs parens, leurs amis, & s'étoient dévoués à la mort pour le ſalut de la Grèce : mais on y liſoit ces mots : « Paſſant, vas dire à Sparte que nous ſommes morts pour obéir à ſes ſaintes lois. »

Peuple Français, ſongez que, comme celui de Sparte, vous avez juré d'obéir à vos lois, il n'y a pas quatre ans ; vous leur devez la liberté ; que vos Lycurges ne ſe ſont pas exilés, qu'ils ſont dans votre ſein, tout prêts à vous reprocher la violation de vos ſermens, & l'inutilité de tant de combats & de ſacrifices contre le deſpotiſme & l'ariſ-

tocratie. Peuple de Paris, témoin & compagnon de leurs généreux efforts, ſi vous ne ſoutenez les lois que lorſqu'elles ſervent vos intérêts, & ſi vous les renverſez lorſqu'elles y nuiſent, vous deviendrez ſemblables au fleuve qui porte l'abondance dans votre ville & dans vos campagnes, quoiqu'il coule dans un canal irrégulier, mais qui y porte la déſolation lorſqu'il en ſurmonte les rivages.

En vain vous vous excuſerez en diſant que ce ſont les prêtres non-aſſermentés qui détruiſent la Conſtitution en ſe raſſemblant auprès du trône, & que le Roi lui-même y met des obacles, en refuſant ſa ſanction à des lois néceſſaires au ſalut de l'Etat. Songez que la liberté de conſcience & la ſanction royale ſont des parties de cette même Conſtitution que vous avez jurée. Songez, d'un autre côté, que cette même Conſtitution donne à vos aſſemblées légales le droit de punir tout homme qui la trouble, ſoit qu'il ſe diſe miniſtre de Dieu ou miniſtre du Roi.

N'allez point injuſtement à la juſtice. Vos aſſemblées légales ſont ſuffiſantes pour faire exécuter ce qui eſt néceſſaire au ſalut du peuple, la première des lois. Ne vous laiſſez point ameuter ſous prétexte de la cherté des denrées; elle réſulte en partie de la cherté de l'argent, relativement à la monnoie de papier. La plupart de vos ouvriers ont augmenté le prix de leurs journées, & recouvré d'un côté ce qu'ils ont perdu de l'autre. En faiſant des pétitions à main armée contre vos frères de la garde nationale, défenſeurs de la loi, vous ſervez vos ennemis communs; vous renverſez la Conſtitution qui, après avoir abattu leur ariſtocratie, vous a élevés au rang des citoyens; vous allumez les premiers feux de la guerre civile, lorſqu'une guerre étrangère épuiſe déja vos finances & vos ſoldats ſur vos frontières du Nord. Cent quatre-vingt mille

de vos ennemis, les plus disciplinés de l'Europe, s'efforceront d'y pénétrer avant six semaines. D'autres guerres que vous ne prévoyez pas peuvent s'allumer tout-à-coup autour de vous. Il y a dans votre propre sein quantité de mécontens, qui n'attendent, pour vous attaquer, que des circonstances favorables. Celle qu'ils desirent le plus, c'est votre désunion. Le comble de leurs vœux est d'allumer la guerre civile dans la capitale, où se réunissent tous les intérêts de l'Empire. Ils pourront alors se passer des puissances étrangères. Pour vous détruire, ils n'auront besoin que de vous. La guerre civile est la plus horrible des guerres; elle entraînera d'abord la banqueroute; elle anéantira votre agriculture, vos manufactures, votre commerce. Elle fera fuir de Paris ceux qui ont de la fortune, des talens; &, ce qu'il y a de plus funeste, ceux qui ont des vertus. Les gens de bien s'éloigneront de vos factions, qui persécutent ceux qui vous invitent à la concorde par des vérités, & qui protègent les libelles odieux qui vous divisent par des calomnies. La guerre civile ne laissera à vos ouvriers nombreux d'autres flambeaux pour les éclairer que ceux de la discorde, & d'autre état pour subsister que le brigandage. Elle armera les frères contre les frères, & les pères contre les enfans. Elle attirera dans votre capitale, sans défense & sans union, les Russes, les Prussiens, les Autrichiens, qui, obéissant aveuglément à leurs chefs, se confirmeront dans leur discipline, que vous appelez servile, par les malheurs & la foiblesse même attachés à votre liberté licencieuse. Quel est le club qui vous réunira lorsque vous n'aurez pu rester réunis dans vos Assemblées légales? Quelle loi réclamerez-vous lorsque vous aurez détruit & les lois anciennes & celles qui étoient votre propre ouvrage? Par quel serment vous lierez-vous lorsque vous aurez été infideles à celui de votre Constitution? Où trouverez-vous des hommes éclairés,

des magiſtrats, des généraux qui veulent vous conduire, vous gouverner, vous commander, quand chacun de vous ne veut obéir qu'à lui-même? Vos diſcordes vous perdront. Ce fut celle des Gaulois, vos ancêtres, qui les livra aux Romains. Ce fut celle des Romains qui les ſoumit à leur tour aux barbares. La diſcorde a, de nos jours, diviſé la Pologne, & l'a livrée à ces trois mêmes puiſſances qui deſcendent aujourd'hui du nord pour partager de même la France. Aucun état n'a péri par que la diſcorde de ſes citoyens.

La concorde, au contraire, a rendu les plus petits États victorieux des plus grands. Par la concorde des citoyens, la petite république d'Hollande a briſé les fers de l'Eſpagne, ſouveraine de la moitié du nouveau monde; & la Suiſſe pauvre, ceux de l'Autriche, maîtreſſe d'une partie de l'Europe. Par la concorde des ſoldats, qui n'eſt que la diſcipline militaire, le feu roi de Pruſſe a triomphé de quatre puiſſances, dont la moindre étoit égale à la ſienne. Ce fut par la concorde de l'ambition que Louis XIV, aſſociant les gens de lettres & les gens de guerre à ſa gloire, fit trembler toute l'Europe pour ſa liberté. Que ne ferez-vous donc pas par la concorde de votre Conſtitution, qui réunit en elle toutes les forces du corps politique? Avec elle, vous pouvez réſiſter à toutes les forces de l'Univers.

Français, ſans la Conſtitution que vous avez jurée, point de concorde, car quel ſeroit votre centre commun? La royauté? Mais les uns maintenant veulent la monarchie, d'autres la république. Seroit-ce la Nation? Vous y teniez autrefois par vos provinces, mais elles ne ſubſiſtent plus; vous n'êtes plus Français que par vos Aſſemblées primaires, vos municipalités, vos départemens & votre Aſſemblée nationale; mais tous ces membres du Corps politique ne peuvent s'attacher qu'à la Conſtitution, comme au cœur qui doit leur donner la vie; & ils ne ſub-

fiftent prefque plus; ils font divifés en clubs, que vous préférez à vos affemblées légales. Sera-ce la religion qui vous réunira? La liberté de confcience admet parmi vous toutes les communions. Laquelle choifirez-vous, lorfque la plus univerfelle, la catholique eft divifée en prêtres affermentés, & non-affermentés, qui fe haïffent & fe perfécutent?

Sans la Conftitution vous ne pouvez rien, avec la Conftitution vous pouvez tout. Vous avez dans la royauté un centre commun qui fait mouvoir toutes les forces du corps politique. Avec la Conftitution vous retrouvez la Nation dans vos Affemblées légales, qui éclairent & furveillent la royauté. Avec la Conftitution chaque religion deviendra citoyenne. Le juif, le proteftant, le luthérien, le catholique, le prêtre affermenté & non-affermenté, fe réuniront autour de l'autel de la patrie qui leur affure la liberté du culte, & reconnoîtront tôt ou tard que le Dieu qu'on y adore eft le père commun des hommes.

Peuple français, je vous conjure par les dangers qui vous menacent de toutes parts, par l'eftime des Nations auxquelles vous voulez fervir d'exemple, par le bienfait inappréciable de votre liberté, par les fermens que vous avez faits de la défendre, par cet être infiniment jufte qui punit tôt ou tard les parjures, de refter unis à votre Conftitution. Elle feule peut faire agir de concert vos citoyens, vos foldats, votre Roi; elle feule vous donnera un enfemble de force qui vous rendra victorieux de tous vos ennemis. La Ruffie, la Pruffe, l'Autriche ne font devenues formidables que par les difcordes de leurs voifins. Je vous le répète: c'eft par la difcorde qu'elles ont divifé la Pologne il y a quelques années, & qu'alléchées par cette proie, elles fe préparent à démembrer de même la France. Les voilà déjà fur vos fontières, à foixante lieues de vous. O Français! fi vous êtes unis, l'étendard de votre Conftitution, femblable, par fes trois couleurs, à l'arc célefte qui

bannit les orages, diſſipera leurs noirs complots, & chaſſera juſque ſous l'ours, ces trois aigles qui, comme des vautours, ne ſe repaiſſent que de cadavres & n'attendent de victimes que de la tempête.

Combattez la Conſtitution d'un peuple libre, deſpotes qui n'avez d'autres lois que votre volonté, & vous eſclaves qui n'obéiſſez qu'à des deſpotes. Calomniez-la, ennemis de toute vertu, qui ne connoiſſez d'autres titres que ceux de la naiſſance. Abjurez-la, prêtres qui ne conſacrez d'autres ſermens que ceux qui vous livrent les conſciences & proſternent les peuples à vos pieds : tous vos efforts feront vains. Vous la défendrez, roi & miniſtres, dont elle aſſure la gloire; citoyens & braves ſoldats, qu'elle élève à tous les emplois. Vous la ſervirez de vos fortunes & de vos travaux, artiſans, laboureurs & bourgeois qu'elle a faits citoyens. Vous la jurerez, philoſophes de tous les ſyſtêmes, prêtres de toutes les communions, auxquels elle a rendu la liberté de la penſée & du culte. Venez couvrir ſon autel de fleurs, femmes infortunées, qu'elle doit délivrer de la tyrannie conjugale; & vous auſſi, enfans innocens qu'elle affranchira de la barbarie de nos inſtitutions. Hommes de tout ordre & de tout âge, jurez de vivre & de mourir pour elle, puiſque ſans elle vous ne pouvez, ni vivre, ni mourir comme hommes. Jurons-le tous :

VIVE LA CONSTITUTION,

VIVE LA NATION, LA LOI ET LE ROI.

JACQUES BERNARDIN-HENRI DE SAINT-PIERRE.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE. 179-.